

salutaire à ce cher nourrisson, bien que la comtesse se fût tout vœ rétablie à la fin de la première année, ils s'étaient oubliés à Palerme pendant trois autres années encore.

Cependant, un jour, le mal du pays, ce mal bizarre et si commun en même temps, était venu frapper à leur porte.

Au milieu des pins d'Italie, des lauriers-roses et des sycomores, sur cette terrasse de leur villa qui dominait au loin la mer bleue comme un saphir sans fin, en écoutant cette plainte éternelle et si douce à l'oreille du flot qui roule sans relâche le sable doré de la grève, les deux jeunes époux, que le bonheur avait fait oublier si longtemps, se souvinrent de notre France. Ils ne songèrent point à Paris d'abord, à cette grande et moderne babylone où ils avaient aimé et souffert, mais ils se souvinrent de cette belle et poétique contrée nivernaise où M. de Kergaz avait acheté, à son premier retour, une terre seigneuriale, et dans laquelle il s'était reposé quinze jours avant d'aller demander la santé de sa femme aux chaudes haleines du Midi.

Ils songèrent à ce joli castel, perdu sous un massif de grands chênes, entouré d'un parc immense, devant lequel s'étalait une verte prairie; à ces bois touffus et pleins de vagues murmures, sous les hautes futaies desquels retentissait en automne l'éclatante fanfare des veneurs morvandiaux; et comme par tout où ils étaient ensemble le bonheur était revenu, comme il leur souriait partout sous l'aspect de leur chérubin blanc et rose... ils partirent.

Ils s'embarquèrent pour Naples; traversèrent l'Italie dans toute sa longueur, visitèrent rapidement Rome, Venise et Florence, suivirent la route de la Corniche, et rentrèrent en France par le département du Var, cette Italie en miniature.

Quinze jours après, ils roulaient sur cette grande route du Nivernais où nous venons de les retrouver, et n'étaient plus, vers quatre heures du soir, qu'à cinq ou six lieues du château de Magny.

— Jeanne, ma bien-aimée, murmurait Armand, contemplant sa jeune femme avec amour, tandis que ses doigts jouaient avec la blonde chevelure bouclée du petit Gontran, ne regrettez-vous point notre villa de Palerme, notre chère terre promise, dans ce solitaire et silencieux château où nous allons ?

— Oh ! non, répondit Jeanne; partout où vous êtes, partout où ma main est dans la vôtre, n'est-ce point la terre promise ?

— Ange, dit tout bas le comte, vous m'avez rendu si heureux, que Dieu me fera tort peut-être de ma part de paradis. En France ou en Italie, vivre avec vous et auprès de vous, c'est mieux que la terre promise, c'est le ciel !

Et le comte pressa dans sa main blanche et mignonne de Jeanne; tandis que, réunis par une commune pensée et un même élan, ils se penchaient tous deux sur le front de l'enfant et y déposaient un double baiser, confondant ainsi leurs chevelures.

— Si vous le voulez, ma chère âme, continua M. de Kergaz, nous passerons tout l'automne à Magny, et ne retournerons à Paris que vers le mois de janvier.

— Ah ! je le veux bien, répondit Jeanne; ce vilain Paris est si noir, si triste ! On s'y souvient de tant de secousses !

Armand tressaillit.

— Ma pauvre Jeanne, dit-il, je vois un pli se former sur ton front, ton œil s'emplir d'une vague inquiétude... et je te devine...

— Mais non, répondit-elle, vous vous trompez... Mon Armand bien-aimé... le bonheur est-il inquiet ?

Elle lui envoya, en parlant ainsi, son meilleur sourire, ce sourire demi-rêveur qui semblait dire : le calme du cœur, c'est un peu de mélancolie.

— Ah ! c'est que, continua Armand, je me souviens qu'à Palerme, parfois, un non fatal et maudit errait souvent sur vos lèvres.

— Andrea ! fit Jeanne avec une émotion subite.

— Oui, Andrea. Je crains, me dites-vous, l'infernal génie de cet homme; notre bonheur doit le poursuivre comme un remords. Mon Dieu ! s'il allait nous apparaître à...

— Oui, murmura la comtesse, je vous dis cela, en effet, mon Armand; mais c'est que j'étais folle alors, que j'oubliais combien vous êtes noble et fort, et qu'auprès de vous je puis toujours vivre sans rien redouter.

— Tu as raison, enfant, répliqua M. de Kergaz ému. Je suis fort pour te défendre, fort parce que je t'aime, fort parce que Dieu est avec moi et qu'il m'a fait ton protecteur.

Jeanne attachait sur son mari ce regard de confiance de la femme qui a une foi profonde en l'homme dont elle a fait son appui.

— Je sais bien, reprit Armand, que mon frère Andrea est un de ces hommes, heureusement fort rares, qui ont fait de notre société un champ de bataille sur lequel ils brandissent l'étendard du mal; je sais que son génie infernal a été lent à se décourager; que la haine qu'il m'a vouée, et qui était si violente déjà, a dû s'accroître de toute la grandeur de sa défaite dans cette lutte où il a osé te disputer à moi. Mais rassure-toi, enfant; il vient une heure où le démon, las de combattre en vain, se retire pour ne plus reparaitre; et cette heure a sonné depuis longtemps sans doute pour Andrea, car il nous a laissés en paix, renonçant à jamais à poursuivre une inutile vengeance.

Et Armand ajouta, après un silence :

— Le lendemain de notre mariage, ange bien-aimé, j'ai fait remettre, par Léon Rolland, 200,000 francs à ce frère dénaturé, l'engageant, par une lettre, à quitter la France et à passer en Amérique, où il trouverait l'obscurité, l'oubli et, peut-être, le repentir. Dieu a-t-il touché cette âme rebelle et coupable ? Je l'ignore. Mais depuis quatre années, cette police infatigable que j'ai organisée à Paris pour faire un peu de bien, et dont j'ai donné en mon absence la direction à notre bon et excellent ami Fernand Rocher, cette police a pu constater que mon frère Andrea avait quitté la France et n'y avait point reparu... Peut-être est-il mort.

— Armand, murmura Jeanne avec douleur, ne faisons point ce vœu impie.

Le comte mit un baiser au front de sa femme.

— Mais, dit-il, pourquoi nous attarder ainsi par des souvenirs déjà lointains, et desquels nous séparent les quatre années de bonheur qui viennent de s'écouler ? Vivons heureux, ma chère âme, les yeux fixés sur notre enfant, et continuons à faire un peu de bien, à soulager ceux qui souffrent.

Armand ajouta en lui-même :

— A punir ceux qui ont attiré sur leur tête de justes châtements.

Car, à cinq cents lieues de Paris, le comte avait poursuivi sa grande œuvre de réparation sociale, y dépensant les deux tiers de son immense fortune, et associé en cela à Fernand Rocher.

Nous verrons tout à l'heure quel auxiliaire le comte et la comtesse de Kergaz avaient trouvé, pour les seconder, dans la personne de cette Madeleine repentante qui s'était nommée la Baccarat, et qui, à cette heure, n'était plus qu'une humble sœur de charité.

La chaise de poste continuait donc à rouler au grand trot, tandis que M. de Kergaz et sa femme causaient ainsi, lorsque le postillon cria rudement un *gare !* fortement accentué qui attira l'attention des jeunes époux et leur fit porter les yeux devant eux.

Un homme, dans une attitude d'immobilité complète, était en travers de la route en cet endroit assez rétréci.

— Gare ! répéta le postillon.

L'homme ne bougea point, bien que les premiers chevaux fussent près de l'atteindre. Alors le postillon, pour éviter un malheur, arrêta brusquement son attelage.

— Cet homme est ivre, sans doute, dit M. de Kergaz...

Et se tournant vers un des deux laquais assis derrière la chaise :

— Germaine, dit-il, descends, et range ce pauvre diable de façon qu'il ne lui soit fait aucun mal.